

ramses 2023

SOUS LA DIRECTION DE THIERRY DE MONTBRIAL ET DOMINIQUE DAVID

ifri



L'EUROPE DANS LA GUERRE

- L'EUROPE AU DÉFI
- LA GUERRE EST LÀ : ENJEUX, MOYENS
- ORDRES ET DÉSORDRES AFRICAINS

DUNOD

Ukraine : premiers enseignements militaires



Le retour de la grande guerre conventionnelle

Préparation à la guerre, systèmes de commandement et de communication, équipements techniques et réserves de matériels, mobilisation et soutien des sociétés civiles, guerre de communication : la guerre d'Ukraine est riche de leçons, pour l'avenir du conflit lui-même, mais aussi pour des armées occidentales qui ont vécu depuis plus de trois décennies sur des concepts de décroissance et de projection dans des conflits expéditionnaires et limités.

Le conflit ukrainien remet en question nombre de présupposés stratégiques en Occident. Ainsi, l'incrédulité européenne face aux avertissements américains doit être méditée, et sans doute appeler à un réapprentissage d'une grammaire stratégique remettant à sa juste place le rôle de la force militaire dans les outils de puissance, aux côtés de la diplomatie et des moyens indirects. La guerre elle-même offre d'autres enseignements, plus strictement militaires. L'intensité des combats consommant rapidement effectifs et matériels, interroge notamment sur le format d'armées européennes marquées par trente années de réductions et de missions expéditionnaires.

En dépit de l'avancée rapide des forces russes aux premiers jours, et de l'occupation durable de 20 % du territoire ukrainien, force est de constater que les objectifs initiaux de Moscou – la prise de Kiev et sans doute le contrôle du pays entier – ont échoué. Si les trente dernières années ont montré les limites de la force militaire dans le cadre des conflits asymétriques et des guerres irrégulières, elles n'ont pas préparé les observateurs à de tels revers dans le champ conventionnel. Sur le plan militaire, ce résultat s'explique tant par la planification de la guerre que par le déroulement des opérations. Et son inscription dans la durée pèsera sur l'évolution du conflit.

La guerre avant la guerre : planification et (im)préparation

Pour comprendre le résultat des opérations, il faut d'abord se pencher sur la phase de préparation. Il ne fait guère de doute que l'appareil politico-militaire russe a considérablement sous-estimé la capacité de son adversaire à encaisser le choc et à mobiliser ses forces pour résister sur le temps long. Les volumes engagés, leur dotation en munitions, laissent penser que le commandement russe misait sur une action brève à même de provoquer un effondrement du régime ukrainien, éventuellement applaudie par la population russophone et certains éléments favorables à Moscou. Ces éléments, largement diffusés par la propagande d'État, semblent avoir infusé dans les représentations et la planification du commandement russe. Il est donc possible que la cinquième branche du Service fédéral de sécurité (FSB), chargée du renseignement politique dans les anciennes républiques soviétiques, soit elle-même à l'origine de ce qui s'avérerait être une « auto-intoxication » particulièrement néfaste.

Résultat de la mauvaise appréciation de l'adversaire, le corps de bataille massé par la Russie aux frontières ukrainiennes semble *a posteriori* avoir été très insuffisant, avec un rapport numérique initial de 1 contre 1 – environ 170 000 hommes de part et d'autre pour les forces terrestres –, un ratio qui s'est vite dégradé pour l'attaquant russe du fait de l'appel ukrainien à la Garde nationale (100 000 hommes) et à la réserve *via* la mobilisation générale. Un tel rapport de force n'est pas forcément rédhibitoire – les États-Unis ont envahi l'Irak en 2003 avec moins de 300 000 hommes – à condition d'être compensé par une supériorité technologique (et notamment aérienne), informationnelle et organisationnelle qui semble avoir fait défaut à la Russie.

À l'inverse, la défense ukrainienne paraît, elle, avoir été patiemment préparée. Minée en 2014 par un moral bas, une organisation lourde et un fort taux de désertion, l'armée ukrainienne a su réformer en profondeur son encadrement intermédiaire (sous-officiers) et ses procédures avec l'aide de conseillers occidentaux (notamment américains, britanniques et canadiens). Continuellement au combat depuis sur le front du Donbass, elle s'est progressivement aguerrie, alors que l'armée russe était finalement peu engagée. Les forces ukrainiennes ont également su tirer profit d'un système de réserve efficace et bien organisé, qui leur a permis d'atteindre rapidement la supériorité numérique à l'échelle du théâtre. Ces réserves n'ont pas fourni seulement des combattants, mais encore du personnel logistique, médical ou du génie, permettant ainsi de libérer des effectifs militaires nécessaires ailleurs. Le rôle de chacun étant défini à l'avance, ces réserves ont donné une rapidité d'organisation et une souplesse enviables en période de crise.

Sur le plan capacitaire, l'Ukraine s'était dotée entre 2014 et 2022 de systèmes performants et de schémas tactiques adaptés à la défensive contre un adversaire matériellement supérieur. Elle a structuré ses forces terrestres autour d'une infanterie antichars, débarquée ou mécanisée. Sur le plan aérien, elle a surtout joué l'interdiction de zone *via* une menace basse-couche persistante, économisant sa petite aviation et tirant le meilleur parti de capacités de niche, avec des matériels tels que les drones de combat turcs *Bayraktar TB2*, performants et peu coûteux, et qui ont prouvé leur utilité tant militaire qu'en matière de communication.

Enfin, alors que Moscou comptait sur le bon accueil des Ukrainiens russophones – ce fut le cas en 2014 en Crimée et dans certaines localités du Donbass –, Kiev semble être parvenu à réduire l'influence des relais russes sur son territoire : Kharkiv, principale ville russophone du pays, n'a pas ouvert ses portes, et peu de cas de collaboration active ont émergé. En guerre depuis 2014, les gouvernements ukrainiens successifs ont su limiter l'influence russe en coupant l'accès aux médias pro-Kremlin, voire en se débarrassant de politiciens ouvertement proches de Poutine comme Viktor Medvedtchouk, sanctionné dès 2014 et assigné à résidence après mai 2021.

L'efficacité militaire en haute intensité

À cette asymétrie de préparation s'est ajoutée une conduite très inégale des opérations, expliquant les gains limités – quoique réels – de l'armée russe. Après une avance spectaculaire au sud et à l'est, elle est stoppée et contrainte de battre en retraite au nord et nord-est, incapable de soutenir l'effort sur plusieurs axes. Si le ralentissement significatif du *tempo* opérationnel s'explique en partie par la sous-performance russe, il révèle également des succès de la défense ukrainienne.

Pourquoi la sous-performance russe ?

Côté russe, un premier problème apparaît d'emblée en matière de système de commandement et de contrôle, avec l'absence d'échelon opératif unifié assurant la vision d'ensemble sur le théâtre. Le dispositif russe est en effet divisé en trois commandements distincts, issus respectivement des régions militaires sud (forces attaquant depuis la Crimée), centre (forces attaquant l'est de l'Ukraine depuis la Russie) et nord (forces attaquant depuis la Biélorussie). Cette structure bancale et inefficace n'est réformée qu'au mois d'avril à la suite de l'échec russe devant Kiev, avec le redéploiement de l'effort vers l'est du pays, par l'instauration d'un commandement unique pour le théâtre confié au général Alexandre Dvornikov.

Le commandement s'est aussi révélé déficient aux échelons inférieurs, sans doute du fait d'un encadrement insuffisant en quantité comme en qualité, ainsi que de défaillances des systèmes de communication. Ces déficits expliquent l'exposition inhabituelle d'officiers supérieurs, et même généraux, qui s'est ressentie dans les pertes accusées par ces derniers. Les faiblesses structurelles et connues de l'armée russe en la matière – notamment l'absence d'un corps de sous-officiers de carrière – ont pu peser sur le moral et le manque d'initiative des troupes. S'ils participent sans doute aussi d'une culture de guerre, voire d'un projet politique plus profond, les exactions et crimes de guerre à l'encontre des populations civiles comme à Boutcha renvoient aussi à ce manque d'encadrement intermédiaire.

Les forces au sol ont également montré de sérieuses lacunes en matière de combat interarmes. Nombre d'offensives locales ont ainsi impliqué des unités de chars lancées sans appui ni infanterie d'accompagnement, coincées sur des routes qu'elles ne pouvaient quitter sous peine de s'enliser dans la boue de la *raspoutitsa*. Isolées, ces colonnes furent régulièrement débordées et détruites par des équipes légères antichars opérant hors des routes. Largement dotées en artillerie, les unités russes manquaient généralement d'une masse de manœuvre suffisante une fois l'adversaire fixé, peinant à le déborder. Ces difficultés semblaient cependant en passe d'être surmontées à partir de la fin mai, avec des percées significatives dans le Donbass.

Cantonnées aux routes et souffrant de leur manque de provisions initiales, les forces russes ont également vu leur logistique harcelée par la destruction de nombreux convois de ravitaillement isolés sur des lignes non protégées. Tandis que les difficultés à s'affranchir des grands axes routiers et des coupures humides illustraient des manquements en matière de génie, les faiblesses de la manœuvre – exposées spectaculairement en mars par le « convoi de 60 kilomètres » au nord de Kiev – expliquent une large part des pertes en véhicules, abandonnés faute de carburant ou de munitions. Ensemble, ces points révèlent l'importance primordiale du train, en contexte de haute intensité, soit avec une attrition et une consommation élevées.

La longue bataille de Marioupol (du début mars à la mi-mai) a montré la faible préparation de l'armée russe à la guerre urbaine : déficit en renseignement, surveillance et reconnaissance (ISR), ainsi qu'en munitions de précision qui auraient permis d'éviter une destruction totale des zones de combat par la seule puissance de feu. Le peu d'égard pour les pertes civiles a permis finalement aux Russes de l'emporter dans une victoire à la Pyrrhus, qui a immobilisé d'importantes ressources durant deux longs mois. Cette expérience, qui rappelle les précédents d'Alep et Grozny, devrait peser sur l'appétence à s'engager dans d'autres combats de ce type, pour des agglomérations plus importantes comme Kharkiv, Zaporoujié ou Dnipro.

Sur le plan aérien, la sous-performance est aussi patente. La manœuvre russe d'ouverture du théâtre (l'« entrée en premier ») a échoué. La phase initiale de frappes dans la profondeur, destinée à s'assurer de la supériorité aérienne et à paralyser les centres de décision et moyens de communication de l'adversaire, a clairement été mal conçue. Là où, en 2003, les États-Unis avaient ouvert le théâtre irakien avec plus de 500 frappes en quelques heures, sidérant l'adversaire par un déluge de feux de précision, l'ouverture russe en fit moins de 150, visant insuffisamment les défenses anti-aériennes ukrainiennes et des infrastructures aéroportuaires militaires, sans parvenir à les mettre hors de combat durablement ou à décapiter les forces ukrainiennes.

Ces insuffisances ont été prolongées par la faiblesse des forces aériennes russes dans la première phase du conflit. Alors qu'en 2003 la coalition contre l'Irak effectuait dans le premier mois environ 1 300 sorties aériennes par jour, combinant attaques stratégiques dans la profondeur, frappes d'interdiction sur les lignes de ravitaillement ennemies et missions d'appui rapproché aux forces au sol, les forces aérospatiales russes (VKS) en sont restées en deçà des 250. Handicapées en mars-avril par une météo qui les obligeait à voler à basse altitude, ce qui les rendait vulnérables aux armes sol-air à courte portée, elles n'ont finalement apporté qu'un appui parcimonieux aux forces terrestres, sans pour autant tenter de véritable campagne d'interdiction ou de frappes stratégiques.

Comprendre les réussites ukrainiennes

Ces différentes contre-performances russes ne doivent pas éclipser les succès des forces ukrainiennes. Surpassées en puissance de feu mais combattant « à domicile », elles ont adopté, sans panique, les éléments clés d'une défense dans la profondeur. Le commandement a tout de suite joué la carte de la résilience par une certaine décentralisation, mettant en avant les brigades de défense territoriale

pour constituer une trame antichars et de nombreuses bulles d'interdiction qui ont vite freiné l'avancée russe.

Kiev a su combiner cette rusticité apparente avec une vraie plus-value informationnelle, misant sur la connaissance du terrain et surtout le renseignement technique généreusement fourni par les Occidentaux. Le maintien des réseaux de télécommunications a aussi pu compter sur des initiatives privées comme Starlink. Les armées ukrainiennes ont également fait preuve d'initiative tactique et d'innovation technique, adoptant par exemple des solutions logicielles inspirées du monde civil et développées en boucle courte au profit des armées, parfois par des réservistes ou des soldats des unités elles-mêmes (dans l'artillerie par exemple).

Cette capacité d'innovation se retrouve également dans une utilisation inventive des drones. Outre les emblématiques *TB2* turcs, les forces ukrainiennes disposent d'une myriade de petits drones, aux munitions parfois transformées au moyen d'impression 3D, employés avec une surprenante précision. Les forces russes apprennent et reproduisent ces systèmes à une échelle moindre, utilisant de simples gobelets et cuillères en plastique pour des effets similaires.

Vers une guerre longue et coûteuse

La redécouverte de la guerre de haute intensité conduit à repenser le rôle du temps dans un conflit armé. Si les guerres expéditionnaires mettaient surtout en avant les questions de soutien politique et d'adhésion des populations, le conflit ukrainien rappelle d'autres aspects stratégiques, comme la capacité à faire face aux pertes matérielles.

Renouveler les réserves de matériel

Les pertes matérielles sont assurément spectaculaires : en quatre mois de guerre, si les chiffres demeurent incertains, les sources les plus sérieuses s'accordent sur un total de plus de 30 000 morts, près d'un millier de chars détruits, au moins deux fois plus de véhicules blindés de tous genres, une cinquantaine d'avions de chasse, autant de drones, et une trentaine de navires de guerre – dont un bâtiment de premier rang. Face à cette hécatombe, la capacité à se régénérer, et donc à tenir dans le temps, fait figure d'enjeu crucial pour les belligérants.

Depuis les premiers jours du conflit, l'Ukraine a bénéficié de livraisons considérables des pays occidentaux. La durabilité de cette aide peut toutefois être mise en doute au regard des stocks eux-mêmes limités des donateurs. L'envoi de 90 obusiers *M777* par les États-Unis représente ainsi un dixième de la dotation américaine, voire près de 20 % pour les Marines, corps sur lequel les tubes ont été prélevés ; tandis que l'Australie s'est séparée de six de ses 48 canons. De même, l'envoi d'une dizaine de camions équipés d'un système d'artillerie (*CAESAR*) français ponctionne lourdement la dotation initiale, qui ne dépassait pas 80 pièces. Emblématiques de la première phase du conflit, les missiles antichars *Javelin* ont été livrés en grand nombre aux forces ukrainiennes, qui en consommaient jusqu'à plusieurs centaines par jour, alors que le fabricant reconnaissait n'en produire que 2 100 par an, malgré son intention de doubler ce chiffre. Quant aux missiles anti-aériens *Stinger*, la situation est encore plus complexe puisque leur chaîne

d'assemblage a été fermée fin 2020. Enfin, la liquidation d'anciens stocks soviétiques des pays d'Europe de l'Est est par définition non renouvelable, les matériels plus récents étant généralement moins nombreux et plus onéreux.

Les difficultés de régénération sont encore plus préoccupantes pour l'appareil industriel russe. Alors que plus de 800 chars ont été perdus, seuls les *T-90* sont encore en production : les *T-72* et *T-80* détruits ne pourront être remplacés sans prélever des systèmes dans des stocks au conditionnement aléatoire. Cherchant à stimuler sa vitrine export, l'industrie russe avait tenté depuis des années d'orienter sa production vers des systèmes de pointe ; mais ces derniers, comme le char *T-14* ou le chasseur *Su-57* sont encore absents du champ de bataille, voire des inventaires réels des systèmes en service. Déjà anémiée par un carnet de commandes échantillonnaire, l'industrie de défense russe subit désormais de plein fouet les effets des sanctions, nombre de composants, notamment électroniques, étant importés. Il semble douteux que la réorientation d'une partie des chaînes de valeur vers des pays amis suffise à compenser ce déficit.

Forces morales

La guerre met aussi à rude épreuve la résilience des sociétés. L'Ukraine a tout de suite recouru à une mobilisation générale des hommes de 18 à 60 ans, qui s'est doublée d'une mobilisation de la société civile avec le phénomène des « volontaires » déjà observé autour de Maïdan en 2014. La mobilisation est soutenue par une dynamique de « ralliement autour du drapeau » et des figures érigées en symboles nationaux, dont celle du président Zelensky. Cet unanimité se double d'une communication moderne et « virale », destinée à l'intérieur et à l'extérieur, misant tant sur les canaux traditionnels que sur les réseaux sociaux, avec un succès incontestable, du moins dans les pays occidentaux.

La Russie a adopté une stratégie plus hésitante, cherchant d'abord à minimiser « l'opération militaire spéciale » avant de renouer avec la rhétorique de la grande guerre patriotique, sans pour autant recourir à la mobilisation générale. Le discours officiel, combiné à un contrôle médiatique étroit, a permis de maintenir une certaine popularité du pouvoir auprès de la population russe, qui tend à rejeter la responsabilité de ses difficultés sur l'extérieur. Le succès de la communication stratégique russe à l'étranger est moins probant, même si, à l'échelle internationale, une majorité d'États demeure attentiste.

L. P.-P. et É. T.

Pour en savoir plus

- M. Goya, « Guerre en Ukraine : Schumpeter au pays des Soviets ? », *Politique étrangère*, vol. 87, n° 2, Ifri, juin 2022.
- J.-C. Noël, « Quelle campagne aérienne au-dessus de l'Ukraine ? Premiers éléments de réflexion », *Briefings de l'Ifri*, Ifri, 31 mars 2022.
- É. Tenenbaum, « Guerre en Ukraine : leçon de grammaire stratégique », *Briefings de l'Ifri*, Ifri, 24 février 2022.

